

Christine Cheyrou, Denis Saint-Jacques et Marie-José des Rivières (dir.)

Chantal Ringuet

Numéro 160, hiver 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/82016ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Ringuet, C. (2015). Compte rendu de [Christine Cheyrou, Denis Saint-Jacques et Marie-José des Rivières (dir.)]. *Lettres québécoises*, (160), 52–53.



CHRISTINE CHEYROU

Les Ursulines de Québec*Espaces et mémoires*

Montréal, Fides, 2015, 216 p., 29,95 \$.

La transmission d'une mémoire vivante : l'histoire des Ursulines de Québec

Voilà un ouvrage à l'écriture simple et vive, dont le propos s'inscrit dans un horizon théorique associé aux noms de Maurice Halbwachs et Pierre Nora, tout en étant ponctué de citations tirées de témoignages récents des religieuses elles-mêmes.

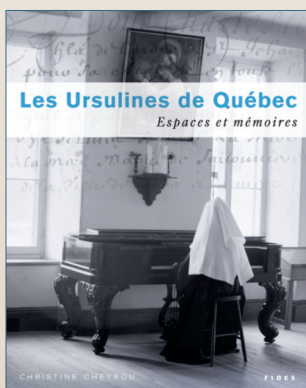
Avec les Jésuites, les Ursulines forment l'une des congrégations religieuses les plus importantes en Nouvelle-France. Au cœur de leur mission éducative, ces congrégations ont fondé des établissements d'enseignement qui ont joué un rôle indéniable dans le développement de la culture québécoise. Pendant trois siècles, les Ursulines ont assuré la formation des jeunes filles de Québec, y compris les Amérindiennes, en leur inculquant un mode de vie, un savoir-faire et une éducation qui allaient leur servir pendant leur vie entière. Une telle mission demeure fidèle à la pensée de Marie de l'Incarnation, la fondatrice du monastère, qui écrivait justement dans ce qui devint son autobiographie : « Dès que j'eus les premières et fortes impressions de quitter le monde, ce fut d'être Ursuline, parce qu'elles étaient instituées pour aider les âmes, chose à laquelle j'avais de puissantes inclinations. » (Marie de l'Incarnation, *La relation autobiographique de 1654*, Solesmes, 1976)

Or, depuis les dernières décennies, ces écoles — auxquelles s'ajoute le Petit Séminaire de Québec, l'établissement voisin — font face à un nouveau défi concernant leur héritage et la conservation de leur patrimoine. Compte tenu du déclin sans cesse croissant de la religion au Québec depuis la Révolution tranquille, d'une part, et, d'autre part, de l'adaptation nécessaire de ces écoles au mode de vie contemporain, où la séparation des sexes et l'enseignement du latin sont chose du passé, les congrégations religieuses doivent repenser la sauvegarde de leur mémoire et la transmission de leur héritage. Il est utile de rappeler que, récemment, certains édifices majeurs appartenant au patrimoine religieux du Québec ont été démolis, en partie ou entièrement, dans la Vieille Capitale : pensons à l'ancien couvent des Franciscains missionnaires, dans la Grande Allée, qui a été transformé en copropriété, le Monastère de l'Étoile (un nom qui brille par son mauvais goût), ou encore, à quelques rues de là, au nouveau pavillon Lassonde du Musée national des beaux-arts du Québec, un édifice au style architectural très discutable ayant été construit sur le terrain de l'ancien couvent des Dominicains. Je n'ose imaginer la réaction d'une Gabrielle Roy à la vue de telles « innovations » dans le quartier où elle a vécu les trente dernières années de sa vie. Face à de tels projets d'agrandissement et de transformation architecturale « pour le XXI^e siècle », qui trahissent souvent une soif insipide de nouveauté et, bien entendu, une conscience historique profondément lacunaire, les véritables « porteuses de mémoire » que sont les dernières ursulines se trouvent aujourd'hui face à l'urgence d'agir, d'autant qu'elles possèdent



CHRISTINE CHEYROU

un patrimoine matériel et immatériel d'exception. De telles préoccupations s'inscrivent au cœur du bel ouvrage que leur consacre Christine Cheyrou, *Les Ursulines de Québec. Espaces et mémoires*, qui se présente tel « un devoir de mémoire, un hommage à toutes ces ursulines qui, au cours des siècles, ont gardé des souvenirs pour les transmettre, chargés de sens aux générations qui les succéderont » (p. 3).



En tant qu'ancienne élève des Ursulines, c'est avec une certaine émotion, je l'avoue, que j'ai plongé dans cet ouvrage. Quiconque a fréquenté les Ursulines en est sortie avec une empreinte dans sa vie, chacune ayant emporté avec soi un fragment de « l'âme de la communauté ursuline » (p. 3). Si « [a]u monastère des Ursulines, l'architecture fait chanter la beauté » (p. 5), l'enseignement prône de nombreuses vertus à travers les siècles, dont l'ordre, la rigueur, l'authenticité, la fidélité et le respect de soi et des autres. Voilà autant d'aspects auxquels Cheyrou rend justice avec élégance dans cet ouvrage à l'écriture simple et vive, dont le propos s'inscrit dans un horizon théorique associé aux noms de Maurice Halbwachs et Pierre Nora, tout en étant ponctué de citations tirées de témoignages récents des religieuses elles-mêmes. À cela s'ajoute la très belle facture du livre : les nombreuses images qui accompagnent le texte, en noir et blanc et en couleurs, permettent de s'immiscer dans les différents espaces de vie du monastère, de la stricte clôture, réservée exclusivement aux religieuses (dortoir, buanderie, bibliothèque, noviciat, etc.), à la demi-clôture, occupée jadis par les pensionnaires et les demi-pensionnaires, jusqu'aux lieux réservés aux échanges avec le monde extérieur (grand parloir, par exemple). Pour mettre en valeur les différents espaces et la mémoire des Ursulines, le choix de Fides allait de soi, l'ouvrage se révélant en continuité avec le volet religieux et théologique qui a fait la signature de la maison jadis.

Je terminerai par une remarque : s'il est de bon ton, depuis la deuxième moitié du XX^e siècle, de critiquer la religion sous ses divers aspects au Québec, on oublie trop souvent que les établissements religieux — et, dans ce cas, les religieuses elles-mêmes — ont développé, souvent avec fort peu de moyens et dans des conditions difficiles, une mission éducative de premier plan en Nouvelle-France, tout en construisant un patrimoine d'envergure qui compose aujourd'hui la richesse culturelle du Québec. L'ouvrage de Cheyrou a le mérite de nous le rappeler.

☆☆☆☆

DENIS SAINT-JACQUES ET MARIE-JOSÉ DES RIVIÈRES (DIR.)

De la Belle Époque à la Crise

Chroniques de la vie culturelle à Montréal

Montréal, Nota bene, 2015, 326 p., 29,95 \$.

De Sparkling City à Smart City : « The Making of » Montréal

Cet ouvrage offre un vaste panorama du bouillonnement culturel qui a animé Montréal dès le début d'un processus de médiatisation de la culture ayant succédé à l'émergence de la presse écrite.

Issu des travaux de plusieurs membres et chercheurs associés du Centre de recherche interuniversitaire sur la littérature et la culture québécoises (CRILCO), *De la Belle Époque à la Crise : chroniques de la vie culturelle à Montréal* se distingue de la plupart des ouvrages collectifs universitaires par son style vivant, son écriture presque journalistique et son jeu d'équilibre entre la diversité des sujets abordés et la structure de l'ouvrage lui-même, qui regroupe vingt-deux chroniques portant sur divers événements ayant participé à l'éclosion de Montréal en tant que métropole artistique et culturelle. Loin de proposer ici un recueil d'études fouillées sur un corpus d'œuvres précis ou les résultats de recherches effectuées de longue haleine dans les archives, les directeurs de ce collectif, Denis Saint-Jacques et Marie-Josée des Rivières, ont choisi de s'intéresser à l'événementiel, tout en insistant sur la diversité des formes de vie culturelle qui caractérisent Montréal à une période charnière de son histoire, soit de la fin du XIX^e siècle jusqu'à 1929, c'est-à-dire de l'École littéraire de Montréal à la Crise. « Voici une publication qui pourrait passer pour un journal de la vie culturelle à Montréal, une suite de chroniques écrites par des professionnels, des experts, mais pour le grand public, pour tous, autant qu'il se peut. Pas tout à fait un journal pourtant, puisque vous avez en main un livre, disons une anthologie de chroniques, jamais encore publiées, où nos contributeurs retrouvent le ton amène qui conduit de la découverte à la mise en contexte », annoncent d'emblée les directeurs dans l'introduction (p. 11). Le mouvement, le désordre et le chaos sont donc au rendez-vous pour célébrer l'éveil de la modernité et son évolution dans une « modeste métropole, la nôtre » (p. 6), c'est-à-dire une ville dynamique, vibrante, trépidante, optimiste et ouverte sur le monde... que je qualifierai pour l'occasion de « Sparkling Montréal ».

Il est vrai que l'ouvrage ratisse large, allant « d'un congrès eucharistique aux bordels, littéralement » ou encore « de la construction d'un silo dans le port à l'agrandissement du magasin Eaton » (p. 8), en passant par un gramophone Berliner, le cinéma muet et la troupe de théâtre yiddish de Louis Mitnick au Monument national. Mais qu'importe, puisque les fragments d'actualité regroupés ici éveillent sans cesse la curiosité du lecteur, qui se promène d'une surprise à l'autre au fil des pages. Ainsi, tandis que les premiers textes s'intéressent à des sujets plus familiers, tels que Nelligan et son triomphe au château Ramezay — un triomphe qui, ainsi que le précise Pascal Brissette, « n'a peut-être pas lieu, mais cela ne l'empêche pas d'exister dans l'imaginaire collectif québécois et de constituer un évé-

Nelligan et son triomphe au château Ramezay – un triomphe qui, ainsi que le précise Pascal Brissette, « n'a peut-être pas lieu, mais cela ne l'empêche pas d'exister dans l'imaginaire collectif québécois et de constituer un événement fondateur pour notre littérature ».



DENIS SAINT-JACQUES ET MARIE-JOSÉE DES RIVIÈRES

nement fondateur pour notre littérature » (p. 21) — et l'ouverture du Ouimetoscope, les textes suivants lèvent le voile sur des aspects méconnus de la vie culturelle à Montréal. On pense ici, entre autres, à la naissance d'une presse yiddish, le *Keneder Odler*, le boulevard Saint-Laurent, en 1907, et à la publication de *l'Album Henri Julien* par Beauchemin en 1916.

D'un texte à l'autre, le suspense se maintient et l'étonnement du lecteur ne cesse de croître. Par exemple, qui eût cru que dans l'édifice de la rue Sainte-Catherine où logent depuis quelques décennies les Foufounes électriques, l'un des bars *underground* les plus connus de la ville, se trouvait autrefois le Théâtre des Nouveautés, un espace fréquenté il y a plus de cent ans par le « Tout-Montréal élégant et intellectuel » (p. 85) ? Qu'en 1909, la danseuse américaine Loïe Fuller est venue présenter un spectacle de danse à grand déploiement au Théâtre de la Comédie-Canadienne réunissant 50 danseuses et 16 techniciens, dans lequel elle utilisait de nouvelles technologies d'éclairage façonnant un spectacle si inédit que les critiques de Montréal affirmèrent qu'ils assistaient à « la manifestation d'une nouvelle forme d'art » (p. 95) ? Qui savait encore que le magazine féminin *Châtelaine*, fondé en 1960, est né d'une autre publication, la *Revue moderne*, fondée en 1912 par Madeleine, femme ambitieuse qui réussit en son temps un véritable tour de force ? « Alors qu'elle est une femme, elle parvient à diriger un périodique qu'on qualifierait de généraliste. » (p. 223) Qui connaît enfin le nom de J.G. Sime, une immigrante écossaise ayant contribué de manière importante à l'émergence d'une littérature urbaine anglophone au Canada grâce à son ouvrage *Sister Woman* ? On l'aura deviné : dans cette « mini-révolution », les femmes, souvent les oubliées de l'histoire, jouent un rôle décisif ; leurs initiatives sont honorées ici.

Accompagné de belles images, cet ouvrage offre donc un vaste panorama du bouillonnement culturel qui a animé Montréal dès le début d'un processus de médiatisation de la culture ayant succédé à l'émergence de la presse écrite ; une époque dont on pourrait croire, parfois, qu'elle se situe à des années-lumière de Montréal métropole numérique (MMN), alias la nouvelle Smart City.